

Pierre de Senarclens

Nations et nationalismes



Maquette couverture : Isabelle Mouton.
Édition et maquette intérieure : Nicolas Waszak
Crédit de la couverture : © Alamy

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2018**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361064754

Pierre de Senarclens

Nations et nationalismes

Éditions
SCENCES
HUMAINES

Le principe de la souveraineté nationale exerce une influence décisive sur les représentations contemporaines de la légitimité politique. Les États ou les peuples qui aspirent à jouir de leur indépendance sont censés incarner des nations. L'autorité de leurs dirigeants tient au fait, ou à la fiction, qu'ils représentent une communauté nationale, qu'ils s'expriment et agissent en son nom, qu'ils assurent sa cohésion interne et sa sécurité. Les gens qui forment une nation ont des liens de solidarité privilégiés. Ils se réclament d'une même histoire ; ils ont des repères culturels analogues, des institutions et des projets politiques communs. Les citoyens, plus largement les individus formant la nation, s'imaginent partager des sentiments d'identité collective, phénomène qui détermine un aspect essentiel de leurs rapports de solidarité.

Cette conception de la souveraineté a pris corps avec les révolutions américaine et française. Elle s'est imposée progressivement au XIX^e siècle dans l'ensemble de l'Europe, inspirant la création de nouveaux États, notamment : la Grèce, la Serbie, la Belgique, l'Italie et l'Allemagne. Son avancée a signifié aussi une transformation assez générale des régimes politiques et de l'ordre international. Elle a par ailleurs influencé les élites dirigeantes de l'Amérique latine, de l'Empire ottoman et du Japon. Après la Première Guerre mondiale, le principe du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » reçut un soutien enthousiaste du président américain Woodrow Wilson et inspira la rédaction des traités de paix qui conduisirent à la création de nouveaux États

en Europe centrale et dans les Balkans. Ce principe fut ensuite inscrit dans la Charte des Nations unies, donnant un appui au grand mouvement de décolonisation et à la désintégration des empires européens. Depuis lors, tous les États, quelle que soit leur inspiration doctrinale, ont repris à leur compte ce modèle de souveraineté. Il n'existe aujourd'hui aucun idéal de souveraineté qui exerce une empreinte aussi forte, durable et universelle sur la politique contemporaine, légitimant les institutions et les fonctions d'intégration des États, la définition de leurs intérêts, leurs prétentions hégémoniques et leur violence. Comment expliquer le développement et la pérennité de cette conception du politique?

L'idée nationale a pour origine des opinions et des intérêts politiques, mais elle mobilise aussi la sphère des croyances et des émotions. Les gens qui font partie d'une nation prétendent assumer des liens d'association politique privilégiés; ils imaginent partager des valeurs, des aspirations et des intérêts communs. L'invention et l'essor de l'État-nation furent indissociables du nationalisme, une idéologie vouée à la légitimation et surtout à l'exaltation de ce modèle politique. Quelle est la nature des représentations de la nation et des idéaux et des illusions qu'elles entretiennent? Ont-elles un substrat fantasmatique commun? Comment élucider les fanatismes qu'elles ont entretenus dans le passé, les tragédies guerrières qu'elles ont inspirées dans la première partie du xx^e siècle et qu'elles continuent d'influencer dans le cadre des ethnonationalismes contemporains? Cet essai a pour but de répondre à ces questions.

On dispose de bonnes analyses sur la construction des États-nations, sur les conditions socio-économiques et culturelles qui ont favorisé leur formation, ainsi que sur les choix politiques et militaires qui ont marqué leur naissance et leur développement. Les origines doctrinales et les circonstances historiques qui ont présidé aux conceptions de la souveraineté nationale en Europe,

puis à leur expansion dans le reste du monde, ont également fait l'objet d'une importante littérature. En revanche, les études portant spécifiquement sur les idées nationalistes et leur audience ont trop souvent pour défaut de reproduire leurs énoncés discursifs formels et de décrire les engagements politiques et culturels qu'elles animent. Pour éclairer les motivations des mouvements qu'elles inspirent, ces travaux ont tendance à paraphraser les discours de leurs militants et recourent parfois à une psychologie du sens commun pour en décoder la signification. Certains historiens des idées prennent au pied de la lettre la rhétorique des nationalistes, en s'efforçant de classer leurs positions dans l'éventail des courants de pensée allant de la gauche à la droite. Confrontés à la pluralité et aux métamorphoses des discours nationalistes, ils s'avèrent incapables d'expliquer leurs points de convergence idéologique, leurs thèmes récurrents, leurs fondements émotionnels communs.

Dans cette perspective, une certaine historiographie française affirme qu'il existe une conception progressiste de la nation, d'inspiration humanitaire, généreuse et émancipatrice, guidée par les idéaux de démocratie, d'égalité, de liberté et de droits de l'homme. *A contrario*, il y aurait un nationalisme conservateur, porté à la xénophobie, au populisme et surtout à l'antisémitisme. Raoul Girardet a établi une distinction entre un nationalisme d'essence libérale, émancipateur, porteur d'une revendication de souveraineté nationale, et un nationalisme conservateur, celui qui se serait affirmé vers la fin du XIX^e siècle en défendant la primauté des valeurs et des intérêts nationaux. En France, après la défaite de 1871, l'héritage révolutionnaire revendiqué par la génération des républicains aurait ainsi fait place au « nationalisme des nationalistes », d'orientation antiparlementaire¹.

Dans une veine un peu semblable et encore plus schématique, Michel Winock affirme qu'il existe un nationalisme républicain

1- Raoul Girardet, *Le Nationalisme français 1871-1914*, Armand Colin, 1966, p. 11.

qui dès ses origines, « déclarait la paix au monde, mais se tenait prêt à affronter les tyrans, les armes à la main² ». C'est le nationalisme d'une France libératrice, inspirée par des idées progressistes et généreuses. Le versant négatif du nationalisme, qui se serait affirmé vers la fin du XIX^e siècle, procéderait au contraire d'une réaction romantique hostile à l'esprit des Lumières. Cette perspective reste à la surface des idées nationalistes ; elle n'éclaire pas leurs fondements émotionnels et leur véritable signification. Elle fait partie d'une « histoire commémorative » qui n'est pas dépourvue de la ferveur nationaliste dans la mesure où elle soutient l'idée que la France éclaire les progrès de l'humanité. Elle occulte le fait que les courants « progressistes » du nationalisme furent animés par des partisans de la terreur au cours de la Révolution et, tout au long du XIX^e siècle, par des adeptes d'une démagogie chauvine, aussi bien que par d'ardents défenseurs de l'impérialisme colonial et du racisme.

Dans la même veine idéologique, Philippe Darriulat atténue la violence, la xénophobie et le racisme des Républicains en les honorant du titre de « Patriotes ». Le « génie français » est avant tout révolutionnaire. À ce titre, il a sa place particulière dans la « communauté humaine ». Et d'énoncer les vices que ces patriotes républicains attribuaient à l'incarnation du « mal absolu » que représentait au XIX^e siècle l'Angleterre, « pays commerçant, méprisant les intérêts moraux de l'Homme au profit de ses propres intérêts matériels et égoïstes » qui « sème partout où il passe, désolation et misère » ! Dans cette logique partisane, peu importe que ces Républicains aient assumé des formes exacerbées de nationalisme, parce qu'ils étaient de gauche, donc patriotes !

La notion de nationalisme s'impose vers la fin du XIX^e, mais les représentations identitaires qu'elle exprime – avant tout le culte des symboles nationaux et l'idéalisation de l'État-nation –, sont celles des « patriotes » des révolutions américaine et française.

Ces derniers ont d'emblée manifesté les pires excès du nationalisme et c'est la *Ligue des patriotes*, fondée en 1882 à Paris, et la *Ligue de la patrie française* créée en 1898 pour combattre les partisans de Dreyfus, qui s'imposent comme des expressions du nationalisme en France vers la fin du XIX^e siècle. Il est vrai que la notion de patrie renvoie à un sentiment d'appartenance communautaire au pays dont on vient. Le terme *Heimat* en allemand traduit bien cette forme d'attachement, mais ce patriotisme mobilise des désirs de solidarité communautaires et des aspirations identitaires qui sont analogues à ceux qui s'épanouissent dans le nationalisme.

On oppose aussi volontiers un nationalisme civique issu des grands principes de 1789, dont les origines et les finalités auraient été essentiellement politiques, à un nationalisme culturel et romantique qui se serait épanoui en Europe centrale, et dans les Balkans, et qui aurait légitimé des clivages entre les peuples fondés sur l'ethnie et la race. Il y aurait donc un bon nationalisme, celui de la « communauté des citoyens » de souche française, qui devrait être opposé à un nationalisme d'origine ethnique ayant provoqué et justifié depuis la fin du XIX^e les pires crimes politiques, dont l'extermination des Juifs et d'autres minorités culturelles par les nazis. Cette opposition entre les fondements culturels et politiques de la nation est en partie fictive, car elle implique une séparation bien délimitée des sphères de la culture et de la politique. On peut aussi rappeler dans ce contexte que le philosophe Johann Gottfried Herder, qui fut un des inspireurs d'une forme de nationalisme culturel, était un homme des Lumières. Suivant sa perspective, les nations se distinguaient par leur langue, leurs traditions particulières. Chacune d'entre elles avait une part unique dans le développement de l'histoire mondiale. Cette distinction entre les orientations civiques et ethniques de la nation a également pour défaut de reproduire le discours des acteurs, sans véritable démarche interprétative,

comme si leurs propositions et leur rhétorique résumaient leurs intentions. En réalité, l'invention de la nation est toujours une construction politique, marquée par les rapports de puissance. Or les élites qui défendent ce projet peuvent utiliser différents arguments pour affirmer leur volonté d'autonomie collective et pour promouvoir une conscience nationale.

En refusant les explications idéalistes du nationalisme, l'historiographie marxiste cherche les fondements de cette idéologie dans les phénomènes d'aliénation culturelle et psychologique engendrés par les modes de production capitalistes. Elle s'emploie à divulguer les orientations instrumentales du nationalisme, tout en affirmant que cette idéologie diffuse une « fausse conscience » dans les masses. Selon cette perspective, le nationalisme sert les intérêts des classes dirigeantes, même lorsqu'elle est articulée et propagée par des groupes sociaux moins privilégiés. Dans cette perspective, il n'est pas rare que la notion de « petite bourgeoisie » devienne un concept fourre-tout, auquel on confère de surcroît une valeur explicative des pires aspects du nationalisme, des fascismes en particulier. En réalité, il ne suffit pas de souligner les intérêts socio-économiques des gens qui inspirent et propagent le nationalisme, encore faut-il éclairer les raisons pour lesquelles les idées et projets sectaires qu'ils avancent ont une audience si large, trouvant des adeptes dans toutes les catégories sociales.

Pour bien comprendre le nationalisme, il convient de mobiliser un cadre interprétatif qui dépasse la perspective de l'histoire des idées traditionnelles, ainsi que les considérations sociologiques sur la stratégie des classes dirigeantes et l'aliénation des masses. Le nationalisme a revêtu des significations différentes au cours du temps, au gré des circonstances politiques et des transformations sociales. Il a intégré dans son discours tout un éventail de positions : d'une revendication « raisonnable » de souveraineté nationale, incluant les idées de liberté individuelle, d'égalité

sociale et de gouvernement démocratique, à l'expression d'une exaltation passionnée de l'État, de sa cohésion intérieure, de sa puissance, de son honneur, de ses ambitions territoriales et, le cas échéant, de son impérialisme. Il a souvent entretenu une relation intime avec le populisme. Les dérives et les contradictions intellectuelles nationalistes ont été fréquentes, aussi bien que leurs itinéraires bizarres de l'extrême gauche à l'extrême droite, du pacifisme absolu au fanatisme belliqueux le plus incandescent.

On n'avance guère dans la compréhension du nationalisme en réduisant cette idéologie à ses dimensions intellectuelles, en se contentant de suivre ses propositions doctrinales – au demeurant fragiles – tout en esquivant l'analyse de ses fondements passionnels. Malgré la nature composite de son discours, en dépit de ses spécificités doctrinales et des engagements protéiformes qu'elle a inspirés, l'idée de nation n'a cessé de véhiculer un ensemble de thèmes affectifs convergents qui ont constitué la trame de ses expressions; elle a encouragé des postures émotionnelles et des attitudes qui furent d'une constance remarquable.

Les nationalistes assouvissent en effet dans leurs croyances et leurs aspirations un besoin de dignité, qui s'affirme par une hostilité ou tout au moins par une défense ombrageuse de leur identité collective et par conséquent de leurs frontières politiques à l'encontre des peuples étrangers. Leur quête de reconnaissance comprend l'envie d'appartenir à une communauté de haut lignage historique, chargée d'assumer une destinée exceptionnelle, sous l'égide de dirigeants qu'ils ont besoin d'idéaliser. Leur demande comprend le désir d'une communauté harmonieuse, dont seraient exclus les dissidents ou ceux qui sont soupçonnés d'en contrarier la cohésion, position qui entretient nécessairement des tendances agressives. Leur exigence s'avère inséparable d'une volonté de supprimer toute forme de dissidence partisane. Ils s'arrogent le droit de parler au nom de la communauté

nationale. Ils utilisent l'idéal national pour dénigrer tout ce qui contredit leur conception des valeurs et de l'intérêt politique.

Les nationalistes tendent à nier la réalité du politique, à savoir les divergences d'intérêt et de valeur qui lui sont inhérentes. Discours d'affirmation identitaire, la défense de la nation comporte toujours des ferments de sectarisme, de haine et de fanatisme, même lorsqu'elle se justifie en se définissant comme «patriotique». Quelle qu'ait été l'élévation morale de ses principes originels, de ses revendications de liberté et d'égalité, de ses aspirations au progrès et au règne de la raison, le projet national ne s'est jamais réalisé sans exclusion, sans oppression et sans violence. Dans cette même logique, l'idée de nation n'a cessé d'être avancée pour justifier la conquête du pouvoir, plus largement pour offrir un vernis tolérable à l'expression de toutes sortes de passions, dont certaines s'avèrent inavouables.

Le cadre interprétatif de la psychanalyse est d'un grand apport pour mettre à jour les affects mobilisés par la représentation de la nation, pour éclairer les dimensions émotionnelles du nationalisme, les désirs et les mouvements d'idéalisation qui en découlent. Freud n'a pas seulement révolutionné la compréhension du psychisme individuel, il a renouvelé l'intelligence des productions culturelles. Freud a également enrichi l'analyse des phénomènes collectifs, ceux qui s'expriment notamment dans les dynamiques de groupe, dans les foules et dans les organisations structurées. Il a posé les bases d'une psychosociologie qui s'est avérée d'importance fondamentale pour comprendre les rapports de commandement et de dépendance, les liens de solidarité qui peuvent naître entre des individus, ainsi que les phénomènes d'allégeance identitaire marquant l'emprise de certains courants idéologiques.

Comme nous le verrons, l'interprétation que Freud a donnée des besoins et des idéaux qui s'expriment dans la demande religieuse éclaire certains des fondements de l'idéologie natio-

naliste, d'autant plus que cette dernière entretient une parenté évidente avec les spiritualités judéo-chrétiennes. L'idée de nation comprend des aspirations et des représentations du monde qui, sans être nécessairement erronées, sont chargées de désirs. Elle est un réceptacle d'illusions, au sens freudien du terme, et ses protagonistes l'investissent comme une source de gratification émotionnelle. Les illusions, comme les rêves, sont des réalités psychiques qui sont constitutives de l'humanité. Elles sont dès lors inhérentes au développement de l'ordre social, même s'il arrive aussi qu'elles contribuent à sa destruction. Elles épargnent aux êtres humains certains sentiments pénibles, leur permettant d'éprouver à leur place des satisfactions, même si ces dernières peuvent s'avérer temporaires et factices³. Elles sont un support projectif de besoins pulsionnels et d'envies conscientes ou inconscientes. Le nationalisme, nous le soulignerons également, s'épanouit dans des conditions socio-économiques particulières, avant tout dans les situations de crise. La psychanalyse permet de mieux comprendre le lien que cette idéologie entretient avec l'insécurité individuelle et collective.

L'éclairage de la psychanalyse constituera un fil rouge de notre démarche visant à renouveler la théorie du nationalisme. Il n'est certes pas question de mobiliser les méthodes cliniques de la psychanalyse pour appréhender le vécu intrapsychique des acteurs du nationalisme, en faisant des emprunts au genre difficile et souvent contestable de la psychobiographie. Il ne s'agit pas non plus de réduire les idées et les mouvements nationalistes à l'expression de pulsions libidinales, à des sublimations pathologiques et d'ouvrir ainsi la voie à un dénigrement des principes et des promesses de la souveraineté nationale. Il faut se garder de subsumer le cours des histoires nationales à des réalités émotionnelles, de substituer une interprétation psychanalytique

3- Sigmund Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » [1915], in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1968, p. 15.

des passions nationalistes à l'étude des circonstances politiques, économiques, sociales et culturelles dans lesquelles elles se sont affirmées. L'idée nationale et les fanatismes qui en découlent reflètent des besoins et des désirs collectifs, mais ces engagements restent inintelligibles sans référence à la trame de l'histoire. On ne saurait comprendre les progrès de la souveraineté nationale et des nationalismes qui lui sont associés, en faisant abstraction du cours des événements, des évolutions structurelles, des institutions et des idées politiques qui marquent la vie des sociétés et qui influencent le destin de leurs passions. Cependant, si l'on reconnaît que la nation est une construction en partie imaginaire, support de toutes sortes d'aspirations et d'intérêts, il semble justifié de mettre à jour les fantasmes individuels et collectifs qu'elle mobilise. Ainsi, l'objectif de cet essai est de souligner les besoins et les désirs qui s'expriment dans l'idée de nation et surtout dans les manifestations de nationalisme.

L'idée de nation et les passions nationalistes ont pris des formes différentes depuis la fin du XVIII^e siècle. Il n'est bien évidemment pas question dans le cadre de cet essai d'explorer toutes leurs manifestations. Il nous a toutefois paru nécessaire pour analyser l'articulation entre la politique et l'imaginaire de la nation de privilégier l'histoire de quelques États, notamment de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, sans perdre pour autant de vue les évolutions des pays d'Europe centrale et des Balkans qui ont suivi des processus de construction nationale analogues.

Chapitre 1

De la nation et du nationalisme

Dans sa définition la plus courante, la nation est une société dont les membres défendent des liens de solidarité inspirés par un même idéal politique, en principe d'orientation séculière. Les gens qui forment une nation ont une conscience plus ou moins forte de constituer un même corps politique. Ils reconnaissent le bien-fondé de leurs États ou aspirent à en créer un. Ils partagent une histoire, des traditions culturelles et de normes communes. Cette appartenance mobilise en conséquence la sphère des mentalités, puisqu'elle implique des croyances et des imaginaires collectifs. Le nationalisme est l'idéologie qui légitime, entretient et propage cette forme particulière d'association politique.

Débats sur les origines de la nation

Les historiens et les politologues divergent sur les origines des nations. Ils campent sur des lignes de partage opposant les *traditionalistes* et les *modernistes*. Les premiers affirment que les nations ont une genèse culturelle, voire ethnique au sens biologique de cette notion. Ces communautés procéderaient d'identités collectives façonnées par une histoire de longue durée, issue d'un héritage marqué par la langue, la religion, les coutumes et même le patrimoine génétique, autant de liens qui auraient permis le développement des solidarités nationales. Anthony Smith a consacré ses ouvrages aux fondements ethniques des nations, en affirmant qu'elles seraient issues d'anciens lignages, en montrant

aussi les homologues entre les conceptions mythiques, symboliques et religieuses des ethnies et les représentations qui seraient à l'origine des nations¹.

La plupart des chercheurs mettent en avant les assises politiques et institutionnelles des nations. Dans leur perspective définie comme *moderniste*, les frontières des États modernes ne reflètent pas des configurations ethniques particulières, mais la politique des Princes, leurs guerres, leurs ambitions centralisatrices, le développement de leurs réseaux de communication, leur système de taxation et leurs choix économiques, leurs alliances dynastiques, les avancées de leurs armées et les résultats de leur diplomatie. S'il existe des nations dont l'ancrage ethnique est solide, aucune n'en est directement issue et toutes ont des fondements culturels pluriels du point de vue des conceptions du monde et des modes de vie de leurs habitants. Les États ont édifié les nations et non l'inverse.

Nous examinerons l'histoire des constructions nationales dans les prochains chapitres. À ce stade, il suffit de rappeler que l'État-nation est une construction politique moderne, qui accompagne des changements importants dans les conditions économiques et sociales, notamment avec l'essor des réseaux de communication et l'urbanisation. Cependant, le développement des États-nations et du nationalisme ont été des évolutions relevant également de la sphère culturelle. Elles ont signifié l'émergence de nouvelles représentations de la souveraineté, de croyances en partie inédites relatives à l'organisation de la société, au bien public et au cours de l'histoire. Les révolutions de la fin du XVIII^e siècle ont été une étape décisive à cet égard puisqu'elles ont transformé les finalités et les modes d'exercice de la souveraineté. Depuis lors, les conceptions nationalistes ont trouvé une audience toujours

1- En particulier, *The Ethnic Origin of Nations*, Basil Blackwell, 1986; *National Identity*, Penguin Books, 1991.

plus incontestable, au point de gangrener des courants d'idées et des mouvements politiques hétérogènes.

Les États-nations sont apparus dans l'histoire comme des innovations, mais il faut également reconnaître qu'en toute civilisation, aussi loin que l'on remonte dans le passé, on retrouve les traces de solidarités analogues à celles qui s'expriment dans le cadre de ces régimes, en particulier l'attachement des individus à la terre de leurs ancêtres, à leurs traditions locales, à leurs coutumes, à leurs valeurs culturelles et à leurs institutions. Les sociétés, quels que soient leurs modes d'organisation politique et sociale, imaginent leurs liens d'appartenance en référence à des traditions, à des généalogies, réelles ou fictives, et à des visions du monde qui ressemblent aux attaches identitaires qui fondent les nations modernes. Les membres d'une communauté – qu'elle soit ethnique, religieuse ou nationale — croient partager des valeurs, des traditions, des histoires avec d'autres personnes qui leur sont partiellement ou entièrement inconnues. Ces solidarités impliquent des frontières politiques et symboliques, et par conséquent des mouvements de rejet à l'égard des populations «étrangères». Elles s'appuient sur leur sentiment – certes en partie illusoire – d'être semblables aux gens qui font partie de leur groupe ou tout au moins d'être très proches de la plupart d'entre eux. Leurs croyances à cet égard ne sont pas entièrement infondées, car ils parlent d'ordinaire la même langue; ils ont intériorisé les mêmes référents culturels et spirituels; ils se réclament de coutumes identiques; ils partagent des conceptions communes de leur passé, de leurs mythologies et légendes. Ils ont par conséquent des rapports d'«affinité». Ils communiquent au niveau symbolique parce qu'ils ont connu des processus de socialisation analogues. Ils ont intériorisé des modèles d'autorité communs, des visions du monde, des fantasmes, des projections qui constituent l'assise de leur imaginaire national. Leurs représentations et leurs attitudes sont grandement influencées par ce moule identitaire. Les congrégations issues des

religions monothéistes, qui constituent un aspect central de la culture dans les sociétés prémodernes, traduisent bien ce rapport «inclusion-étranger» que l'on retrouve au fondement même de la nation.

La culture joue ainsi un rôle primordial dans l'assise institutionnelle des sociétés, dans les modèles d'autorité et dans les visions du monde qu'elles assument comme légitimes. Les sociétés ont des représentations culturelles qui d'ordinaire évoluent lentement, perdurant alors même que la trace des circonstances dont elles tirent leur signification originelle a disparu. Mais elles peuvent aussi subir des métamorphoses, parfois dans un temps relativement rapide, suscitées par le cours des événements politiques. Les crises économiques et sociales sont favorables à ces changements brusques de représentations collectives².

Il faut aussi rappeler que les sociétés sont hétérogènes du point de vue culturel. Il n'est pas rare que les mêmes idées inspirent des mouvements ayant des orientations contradictoires, qu'elles soient aussi réinterprétées au gré des conjonctures politiques et sociales. De toute manière, les liens de solidarité conditionnés par les conceptions culturelles dominantes, et les sentiments identitaires qui en découlent ne constituent pas un moule contraignant. Ils sont évolutifs et ont des virtualités contradictoires. Dans le cadre de l'Empire austro-hongrois, les revendications des nationalités ne visaient pas à la création d'États indépendants, mais à la reconnaissance de la culture et au développement d'institutions représentatives au sein de la Monarchie. Cette conception de la nationalité était prioritairement associée à la langue et au territoire. Il faudra attendre la fin de la Première Guerre mondiale pour que ces revendications prennent la forme de l'ethnonationalisme sectaire qui s'affirmera avec l'indépendance des nouveaux États issus de la désintégration de l'empire austro-hongrois.

2- Miroslav Hroch, «De l'ethnicité à la nation. Un chemin oublié vers la Modernité», *Anthropologie et sociétés*, vol. 19, n° 3, 1995, p. 71-86.

De la religion à l'idéologie nationaliste

Nationalisme et religion ont entretenu depuis toujours une relation très intime, faite de haine et d'amour. Ces dimensions du nationalisme ont été souvent mises en évidence. Des révolutions américaine et française aux régimes fascistes, le nationalisme a manifesté, en effet, des rapports étroits avec la religion. Plusieurs auteurs ont souligné les analogies entre les croyances religieuses du monde, les rites et les cérémonies qui leur sont associées, et le culte de la nation³. Comme l'a écrit l'historien allemand Thomas Nipperdey : « Le religieux s'est sécularisé dans le national, alors que le séculier s'est sacralisé⁴. » Le nationalisme s'est imposé d'emblée comme une « nouvelle religion » et ce phénomène n'a pas échappé à nombre d'observateurs contemporains de la Révolution française⁵. Heinrich Winkler a également souligné que le nationalisme était devenu une « religion de substitution », ajoutant qu'après 1789 « la nation devient ce que l'Église avait été : une instance d'attribution de sens et de justification dont on ne pouvait se passer⁶ ». En Russie, le développement d'un sentiment national, celui des slavophiles en particulier, fut indissociable de la religion orthodoxe, dont le clergé annonçait que l'empire guidé par le tsar avait une mission sainte et universelle⁷. Par ailleurs, les nationalistes, même lorsqu'ils s'affirment contre les Églises, entretiennent avec les représentations et les pratiques religieuses des liens de convergence et de mimétisme évidents, mais aussi des rapports fraternels et fratricides. Leurs discours comprennent également une vision eschatologique de l'histoire et avancent le même type

3- Adrian Hastings, *The Construction of Nationhood: Ethnicity, Religion and Nationalism*, Cambridge U.P., 1997 ; Walter Connor, *Ethno-Nationalism: The Quest for Understanding*, Princeton U.P., 1994.

4- « Das Religiöse wird im Nationalen säkularisiert, das Säkulare sakralisiert », in Thomas Nipperdey, *Deutsche Geschichte 1800-1866 Bürgerwelt und starker Staat*, Beck, 1998, p. 300.

5- Heinrich Winkler, *Histoire de l'Allemagne XIX-XX^e siècles*, Fayard, 2005, p. 49.

6- *Ibid.*

7- David G. Rowley, « Imperial versus National Discourse: the Case of Russia », *Nations and Nationalism*, 6 (1), 2000, p. 23-42.

de messianisme et de fanatisme. Cette confusion des dimensions spirituelles et politiques du nationalisme expliquerait aussi bien la nature de son discours que son audience.

Ces antagonismes et ces parentés reflètent de manière plus générale les affinités et correspondances entre les religions et les idéologies. Le siècle des Lumières, et surtout le temps de ses grandes révolutions, annoncent l'avènement des idéologies, des discours à vocation essentiellement politique qui prétendent offrir des explications rationnelles du monde et de son devenir. Ces discours avancent des espérances historiques et des jalons doctrinaux complexes et entretiennent un lien paradoxal avec le nationalisme. Certains philosophes – Condorcet, Diderot, d'Holbach et Helvétius – défendent une raison qui est la même pour l'ensemble de l'humanité, pour tous les habitants de la Terre. Cet universalisme, qui inspirera la Déclaration universelle des Droits de l'homme, puis l'internationale socialiste, n'est en principe pas compatible avec les conceptions nationalistes qui vont s'épanouir au cours des révolutions américaine et française. Et pourtant, un large courant des Lumières, avant tout celui irrigué par les idées de Rousseau sur la volonté générale, légitimera un ordre politique démocratique et national. Quelle qu'en soit l'inspiration, les idéologies issues des Lumières prétendent rejeter les conceptions religieuses de l'histoire, tout en prenant leur relais et en manifestant la continuité de leur influence sur les mentalités collectives. Edgar Quinet a bien mis en évidence ce paradoxe lorsqu'il s'étonne « de voir dans les esprits qui n'ont plus de religion positive, survivre la plupart des formes, des habitudes, des antipathies, des préjugés enracinés par un dogme particulier. Ils ne croient plus et ils ont de la meilleure foi du monde tous les préjugés de la croyance qu'ils repoussent⁸ ».

De la religion, les idéologies reprennent les dimensions illusoire en donnant une explication rassurante au mouvement de l'histoire qui chemine vers une rédemption séculière. Elles exigent

<u>Le triomphe du nationalisme</u>	<u>171</u>
<u><i>En Allemagne</i></u>	<u>173</u>
<u><i>Le « patriotisme » français</i></u>	<u>175</u>
<u><i>Nationalisme et religion</i></u>	<u>179</u>
<u><i>Dévotion et politique</i></u>	<u>185</u>
CHAPITRE 5	
<u>LES SALONS, LES FOULES ET LES DÉMAGOGUES</u>	<u>189</u>
<u>Les métamorphoses de la vie publique</u>	<u>189</u>
<u><i>Le nationalisme : ruse des sphères dirigeantes ?</i></u>	<u>194</u>
<u>Nationalisme et résilience des mœurs aristocratiques</u>	<u>199</u>
<u><i>L'hégémonie de la noblesse allemande</i></u>	<u>201</u>
<u><i>Les particularités de l'empire des Habsbourg</i></u>	<u>212</u>
<u><i>Les idéaux nationalistes de la République bourgeoise</i></u>	<u>214</u>
<u><i>Archaisme social et nationalisme en Italie</i></u>	<u>219</u>
<u>Colonialisme et racisme</u>	<u>221</u>
<u>L'antisémitisme</u>	<u>228</u>
<u><i>L'antisémitisme en France</i></u>	<u>231</u>
<u><i>Et en Allemagne</i></u>	<u>235</u>
<u><i>Les fondements affectifs de l'antisémitisme</i></u>	<u>237</u>
<u>Scènes et variations du nationalisme</u>	<u>242</u>
<u>Les foules et leurs illusions</u>	<u>245</u>
<u>Le désir de chef</u>	<u>248</u>
CHAPITRE 6	
<u>L'IDÉALISATION MORTIFÈRE DE LA NATION</u>	<u>255</u>
<u>Vertiges de guerre</u>	<u>255</u>
<u><i>Les préludes balkaniques</i></u>	<u>257</u>
<u><i>La tentation de la guerre en Allemagne</i></u>	<u>260</u>
<u><i>Et en France</i></u>	<u>265</u>
<u><i>Et en Italie</i></u>	<u>270</u>
<u>La guerre</u>	<u>272</u>
<u><i>Les enthousiasmes de la mobilisation</i></u>	<u>274</u>

<i><u>Le calvaire des nations</u></i>	281
<i><u>Les foules embrigadées</u></i>	286
CHAPITRE 7	
<u>LE FASCISME, STADE SUPRÊME DU NATIONALISME</u>	293
<u>Les contrecoups de la guerre</u>	293
<u>L'irruption des fascismes</u>	299
<i><u>Mussolini, l'homme du peuple</u></i>	301
<i><u>L'effondrement de l'Allemagne</u></i>	307
<i><u>Les origines obscures d'un Führer</u></i>	310
<i><u>Les bases sociales des fascismes</u></i>	316
<i><u>Les dimensions émotionnelles des fascismes</u></i>	320
<i><u>Les raisons d'une emprise</u></i>	323
<i><u>Fascisme et religion</u></i>	330
<i><u>Les dynamiques grégaires</u></i>	336
<i><u>Le fascisme et la levée des interdits</u></i>	339
<u>Les avatars du nationalisme français</u>	342
<i><u>Le cas Brasillach</u></i>	349
CHAPITRE 8	
<u>ÉROSION ET PÉRENNITÉ DU NATIONALISME</u>	357
<u>De l'État-nation à l'État social</u>	357
<u>Le nationalisme et la fin des empires</u>	360
<u>Des États en peine d'intégration nationale</u>	363
<u>Regard sur l'actualité</u>	367
<i><u>L'essor du populisme</u></i>	369
<i><u>La résurgence des ethnonationalismes</u></i>	376
<u>CONCLUSION</u>	383
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	389